

Corrêspôndencia de Fradique Mendes

Le nationalisme linguistique au Portugal

Le texte ci-dessous est un extrait de la "Correspondência de Fradique Mende", écrit par Eça de Queirós et publié en 1900. Eça de Queirós est considéré comme l'un des principaux écrivains portugais d'inspiration naturaliste et a souvent été comparé pour ses écrits à Zola et à Flaubert. La *Correspondência* est composée de deux livres qui s'articulent autour de la présentation d'un personnage fictif, Fradique Mendes (premier livre), puis de ses lettres (second livre). En plus de sa carrière d'homme de lettres, Eça de Queirós a aussi connu une carrière de diplomate. Suite à des nominations successives, il a exercé ses fonctions diplomatiques dans plusieurs pays parmi lesquels figurent la France, l'Angleterre ou bien encore Cuba lorsque l'île était encore espagnole. Il est intéressant de mentionner le contexte de crise et de décomposition coloniale portugaise qui entoure la parution de la *Correspondência* car l'Angleterre impose en 1890 au Portugal un ultimatum qui rime avec la fin de ses aspirations d'un vaste empire colonial africain qui devait s'étendre de la côte angolaise à la mozambicaine. Cet événement est vécu comme un choc sur le vieux continent. Pour ce qui est de l'extrait analysé ici, il s'agit d'une des lettres contenues dans le livre second, lettre dans laquelle Fradique Mendes répond à Madame S. qui lui a demandé son point de vue concernant l'acquisition d'une phonétique de l'espagnol parfaite dans un contexte où l'espagnol n'est pas la langue maternelle.



Eça de Queirós en 1882, *Photographia Contemporanea*
O Contemporâneo, n° 108, Lisboa [1882], p. [1].
BNP

Tout d'abord, il ressort de ce qui vient d'être dit qu'il est question d'apprentissage d'une langue en milieu exolingue. Questionné sur la manière d'améliorer la phonétique d'une langue qui n'est pas la langue habituellement parlée sur les lieux, Fradique prend la défense de la suffisance d'une connaissance de la seule langue écrite.

De plus, Fradique Mendes est convaincu du fait que le désir d'acquisition d'une phonétique native dans une langue étrangère n'est que perte d'un temps qui pourrait être destiné à d'autres fins. On notera en passant que si une liste d'auteurs et d'œuvres faisant partie du canon littéraire espagnol figure bien dans le texte (Quevedo, Lope de Vega, Galdós), l'accent "de référence" choisi ici est celui de Madrid et, qui plus est, de la "Calle Mayor" de Madrid et non pas celui de Tolède ou de Saragosse. On peut en déduire que, bien que certains écrivains mentionnés ci-dessus ne soient pas madrilènes de naissance, l'espagnol de Madrid est considéré ici comme le standard, probablement parce qu'il s'agit de la capitale. Or, si une variété espagnole est considérée comme standard et l'était lors des siècles précédents, ce n'est en aucun cas celle de Madrid, mais celle d'une aire géographique autour de Salamanque, Valladolid et Burgos (Pharies 2015), située au nord-ouest de la capitale.

Ensuite, Fradique Mendes dresse une diatribe à l'encontre du plurilinguisme à l'occasion d'une réponse à une femme qui lui avait demandé conseil sur le perfectionnement de l'accent espagnol paelé par son fils. Dans son allocution, Fradique Mendes s'attache à lier en autant de points que possible langue et appartenance et fidélité à la nation. D'après lui, au-delà du fait que le polyglotte ne soit pas patriote, il faut négliger sciemment un apprentissage d'une langue qui ne devrait atteindre en aucun cas la perfection. "Um homem só deve falar, com impecável segurança e pureza, a língua da sua terra: todas as outras as deve falar mal, orgulhosamente mal, com aquele acento chato e falso que denuncia logo o estrangeiro. Un homme ne doit parler avec une assurance et une pureté impeccables que la langue de sa terre : il doit parler mal, fièrement mal, le reste des langues, avec l'accent désagréable et faux qui dénonce aussitôt l'étranger (De Queirós 1900). En effet, le vrai patriote est monolingue et ce dernier doit déjà faire face au risque que sa langue européenne, autrefois "parfaite", encourt sous la pression des emprunts. Il convient d'ailleurs de se demander si Fradique est le convoyeur des idées de Queirós. Rappelons-le, l'écrivain fut également diplomate affecté dans plusieurs pays en tant que consul du Portugal. Qui plus est, il a mené à bien ses fonctions à la fin du XIX^e siècle, moment où le Portugal a déjà perdu le Brésil et où il se voit imposer un ultimatum stoppant son rêve d'expansion au sud du continent africain.

Enfin, la réflexion de Fradique Mendes concernant le plurilinguisme et son aversion à ce sujet ne se contente pas de préconiser des comportements visant à éviter un apprentissage trop poussé de la langue pour aspirer au statut de bon patriote car il en va aussi de toute une série d'éléments qui dépassent la langue en elle-même mais que cette dernière véhicule. La langue c'est également la nation et la charge affective qui y est attachée. Tenter de s'exprimer dans une langue étrangère à la perfection équivaut à s'accaparer des valeurs et des sentiments d'une autre nation. Fradique Mendes voit dans la quête du cosmopolitisme verbal un cosmopolitisme du caractère qui fait du polyglotte un être antipatriote. En d'autres termes, l'on se rapproche ici de la doctrine de Wilhelm von Humboldt sur la langue et le fait que celle-ci véhicule ce qu'il y a de singulier à une nation. Carlos Reis (2010) voit dans ce texte un certain isolationnisme Or, contrairement à l'Espagne, qui connaît le plurilinguisme quoiqu'en dehors du cadre de la loi au XIX^e siècle, ou à la France qui n'a pas toujours été unilingue, le Portugal offre une situation particulière qui s'explique sûrement de par son histoire et les circonstances de la reconquête des terres méridionales aux mains des musulmans ainsi qu'à son indépendance. En

effet, on peut penser que le Portugal est unilingue *de facto*, ce qui, bien entendu, n'élimine pas d'éventuelles situations de diglossie dans le pays entre telle variété diatopique et telle autre. Ceci dit, il va de soi que la constitution d'un immense empire colonial sur plusieurs continents qui a duré plus de trois siècles a eu, entre autres conséquences, un impact sur la langue portugaise parlée en Europe.

Pour conclure, le texte d'Eça de Queirós proposé ici présente des éléments susceptibles d'être analysés sous plusieurs perspectives outre la perspective sociolinguistique. Par exemple, ce texte présente un réel intérêt pour la didactique des langues étrangères et l'intérêt porté au plurilinguisme et à sa promotion ou, le cas échéant, à son rejet au sein d'une société donnée. Il est évident dans ce texte que l'on est en présence d'un positionnement peu enclin au plurilinguisme et empreint d'une hostilité ou d'une méfiance vis-à-vis d'un pays autre que le nôtre et donc de sa langue ainsi que de ce que cette dernière véhicule au-delà de la communication. L'opposition au perfectionnement de la phonétique des langues étrangères comme acte volontaire d'amour voué à sa patrie que propose Fradique Mendes peut surprendre dans l'actualité mais, comme nous l'avons évoqué, il ne faudrait en aucun cas ignorer le contexte sociopolitique et historique dans ce type d'analyse. Le Portugal de l'année 1900, bien que monolingue, a vu ses aspirations expansionnistes d'antan stoppées par la volonté de puissances qui l'ont relégué à un second rang en termes d'influence sur la scène internationale. L'ancien empire ne peut que se replier sur la métropole, c'est-à-dire sur un royaume de la péninsule ibérique qui traverse une grande instabilité politique. Parallèlement à cela, la méfiance et l'hostilité manifestées contre la maîtrise d'autres langues et, par extension, contre l'interculturalité doivent être observées avec un net recul et en élargissant notre perspective car, outre le Portugal, le premier quart du XX^e siècle suppose la montée de nationalismes et de nombreux antagonismes entre de nombreux pays qui laisse présager le conflit militaire qui éclate en 1914.

À Madame S.

Paris, fevereiro.

Minha cara amiga. Ma chère amie

O hespanhol chama-se D. Ramon Covarubia, mora na Passage Saulnier, 12, e como é aragonez, e portanto sobrio, creio que com dez francos por lição se contentará amplamente. Mas se seu filho já sabe o castelhano necessario para entender os *Romanceros*, o *D. Quichote*, alguns dos «Piccarescos», vinte paginas de Quevedo, duas comedias de Lope de Vega, um ou outro romance de Galdós, que é tudo quanto basta lêr na litteratura de Hespanha,—para que deseja a minha sensata amiga que elle pronuncie esse castelhano que sabe com o accento, o sabor, e o sal d'um madrilenho nascido nas veras pedras da Calle-Mayor? Vai assim o dôce Raul desperdiçar o tempo que a Sociedade lhe marcou para adquirir idéas e noções (e a Sociedade a um rapaz da sua fortuna, do seu nome e da sua belleza, apenas concede, para esse abastecimento intellectual, sete annos, dos onze aos dezoito)—em quê? No luxo de apurar até a um requinte superfino, e superfluo, o mero instrumento de adquirir noções e idéas. Porque as linguas, minha boa amiga, são apenas instrumentos do saber—como instrumentos de lavoura. Consumir energia e vida na aprendizagem de as pronunciar tão genuina e puramente que pareça que se nasceu dentro de cada uma d'ellas, e que por meio de cada uma se pediu o primeiro pão e agua da vida—é fazer como o lavrador, que em vez de se contentar, para cavar a terra, com um ferro simples encabado n'um pau simples, se applicasse, durante os mezes em que a horta tem de ser trabalhada, a embutir emblemas no ferro e esculpir flôres e folhagens ao comprido do pau. Com um hortelão assim, tão miudamente occupado em alindar e requintar a enxada, como estariam agora, minha senhora, os seus pomares Touraine? Ledit Espagnol s'appelle Don Ramón Covarrubia, il habite 12, passage Saulnier et, comme il est aragonais, et donc sobre, je pense qu'il se contentera amplement de dix francs par leçon. Mais si votre fils sait déjà assez de castillan pour comprendre les *Romanceros*, *Don Quichotte*, certains des picaresques, vingt pages de Quevedo, deux comédies de Lope de Vega, un ou deux romans de Galdós, qui est tout ce qu'il suffit de lire de la littérature espagnole,—pourquoi désirez-vous, vous, si sensée, qu'il prononce le castillan qu'il sait avec l'accent, la saveur, le piquant d'un Madrilène authentique, né sur le pavé de la Calle Mayor ? Votre charmant Raoul va ainsi dilapider le temps que la société lui a fixé pour acquérir idéas et notions (et la société, à un jeune homme de cette fortune, de ce nom et de cette beauté, n'accorde à ce nourrissement intellectuel que sept années, de onze à dix-huit ans), à quoi ? Au luxe de perfectionner à un degré de raffinement superflu l'instrument simple qui lui permet d'acquérir notions et idéas. Car les langues, ma bonne amie, ne sont que les instruments du savoir, pareils aux instruments du labour. Consumer son énergie et sa vie pour apprendre à prononcer les langues avec une si authentique pureté que l'on paraît être né en leur sein, et avoir demandé grâce à l'une ou l'autre les premiers pain et eau nécessaires à la vie, c'est faire comme le laboureur qui, au lieu de se contenter, pour creuser la terre, d'un simple fer emmanché d'un simple bâton, passerait son temps, pendant les mois où le potager doit être travaillé, à graver des emblèmes dans le fer et à sculpter des fleurs et des feuilles le long du bâton.

Avec un cultivateur de la sorte, si minutieusement occupé à enjoliver et parfaire sa pioche, comment se présenteraient aujourd'hui, madame, vos pommiers de Touraine ?

Um homem só deve fallar, com impeccavel segurança e pureza, a lingua da sua terra:—todas as outras as deve fallar mal, orgulhosamente mal, com aquelle accento chato e falso que denuncia logo o estrangeiro. Na lingua verdadeiramente reside a nacionalidade;—e quem fôr possuindo com crescente perfeição os idiomas da Europa vai gradualmente soffrendo uma desnacionalisação. Não ha já para elle o especial e exclusivo encanto da *falla materna* com as suas influencias affectivas, que o envolvem, o isolam das outras raças; e o cosmopolitismo do Verbo

irremediavelmente lhe dá o cosmopolitismo do caracter. Por isso o polyglota nunca é patriota. Com cada idioma alheio que assimila, introduzem-se-lhe no organismo moral modos alheios de pensar, modos alheios de sentir. O seu patriotismo desaparece, diluído em estrangeirismo. *Rue de Rivoli, Calle d'Alcalá, Regent Street, Wilhem Strasse*—que lhe importa? Todas são ruas, de pedra ou de macadam. Em todas a falla ambiente lhe offerece um elemento natural e congenere onde o seu espirito se move livremente, espontaneamente, sem hesitações, sem attritos. E como pelo Verbo, que é o instrumento essencial da fusão humana, se póde fundir com todas—em todas sente e aceita uma Patria. Un homme ne doit parler avec une sûreté et une pureté impeccables que la langue de son pays ; toutes les autres il doit les parler mal, orgueilleusement mal, avec cet accent pénible et faux qui révèle aussitôt l'étranger. C'est dans la langue que réside vraiment la nationalité ; et celui qui acquiert avec toujours plus de perfection les langues de l'Europe est progressivement victime d'une dénationalisation. N'existe plus pour lui ce charme particulier, unique, de la langue maternelle, avec ses influences affectives qui le protègent, l'isolent des autres races ; et le cosmopolitisme du verbe entraîne chez lui irrémédiablement le cosmopolitisme du caractère. C'est pourquoi le polyglotte n'est jamais patriote. Chaque langue étrangère qu'il assimile introduit dans son organisme moral des façons autres de penser, des façons autres de sentir. Son patriotisme disparaît, dilué dans l'extranéité. *Rue de Rivoli, Calle de Alcalà, Regent Street, Wilhelm Strasse* — que lui importe ? Ce sont toutes des rues, pavées ou macadamisées. Dans toutes le langage ambiant lui fournit un contexte naturel et familier, où son esprit se meut librement, spontanément, sans hésitations, sans heurts. Et comme par le verbe, qui est l'instrument essentiel du brassage humain, il peut toutes se les approprier, en chacune d'entre elles il sent et accepte une Patrie.

Por outro lado, o esforço contínuo de um homem para se exprimir, com genuína e exacta propriedade de construção e de accento, em idiomas estranhos—isto é, o esforço para se confundir com gentes estranhas no que ellas têm de essencialmente característico, o Verbo—apaga n'elle toda a individualidade nativa. Ao fim de annos esse habilidoso, que chegou a fallar absolutamente bem outras linguas além da sua, perdeu toda a originalidade de espirito—porque as suas idéas forçosamente devem ter a natureza incaracterística e neutra que lhes permitta serem indifferentemente adaptadas ás linguas mais oppostas em caracter e genio. Devem, de facto, ser como aquelles "corpos de pobre" de que tão tristemente falla o povo—"que cabem bem na roupa de toda a gente". De plus, l'effort continu d'un homme pour s'exprimer dans des langues étrangères avec une authentique, une parfaite justesse de construction et d'accent — c'est-à-dire l'effort qu'il fait pour être assimilé à des personnes étrangères dans ce qu'elles ont de plus caractéristique, le verbe — efface en lui toute individualité native. Au bout d'un certain temps cet habile homme, qui est arrivé à parler d'autres langues que la sienne parfaitement bien, a perdu toute originalité d'esprit — parce que ses idéas obligatoirement doivent avoir cette nature indéfinie et neutre qui leur permet de s'adapter aux langues les plus antagoniques au plan du caractère et du tempérament. Elles sont en effet pareilles à ces "pauvres hères" dont parle si tristement le peuple, "à qui vont les habits de tout le monde".

Além d'isso, o proposito de pronunciar com perfeição linguas estrangeiras constitue uma lamentavel sabujice para com o estrangeiro. Ha ahi, diante d'elle, como o desejo servil de *não sermos nós mesmos*, de nos fundirmos n'elle, no que elle tem de mais seu, de mais proprio, o Vocabulo. Ora isto é uma abdicação de dignidade nacional. Não, minha senhora! Fallemos nobremente mal, patrioticamente mal, as linguas dos outros! Mesmo porque aos estrangeiros o polyglota só inspira desconfiança, como sêr que não tem raizes, nem lar estavel—sêr que rola através das nacionalidades alheias, successivamente se disfarça n'ellas, e tenta uma instalação de vida em todas porque não é tolerado por nenhuma. Com effeito, se a minha amiga percorrer a Gazeta dos Tribunaes verá que o perfeito polyglotismo é um instrumento da alta *escroquerie*. En outre, l'idée de prononcer à la perfection les langues étrangères relève d'une lamentable obséquiosité à l'égard de l'étranger. On éprouve en sa présence une sorte de désir servile de ne pas être nous-mêmes, de nous assimiler à lui, dans ce qu'il a de plus intime, de plus personnel, l'expression. Or c'est là une abdication de la dignité nationale. Non, madame ! Parlons noblement mal, patriotiquement mal, les langues des autres ! Ne serait-ce que parce que le polyglotte n'inspire que méfiance aux étrangers, comme un être sans racines, sans demeure stable, un être qui se baguenaude dans les nationalités d'autrui, se déguise tour à tour en celle-ci ou celle-là, et voudrait faire sa vie en toutes parce qu'il n'est accepté par aucune. En effet, si vous parcourez la Gazeta dos Tribunaes - Gazette des Tribunaux —, vous verrez que le polyglottisme parfait est un instrument de redoutable escroquerie.

E aqui está como, levado pelo diletantismo das idéas, em vez d'um endereço eu lhe forneço um tratado!... Que a minha garrulice ao menos a faça sorrir, pensar, e poupar ao nosso Raul o trabalho medonho de pronunciar *Viva la Gracia!* e *Benditos sean tus ojos!* exactissimamente como se vivesse a uma esquina da *Puerta del Sol*, com uma capa de bandas de velludo, chupando o cigarro de Lazarillo. Isto todavia não impede que se utilizem os serviços de D. Ramon. Elle, além de Zorrillista, é guitarrista; e póde substituir as lições na lingua de Quevedo por lições na guitarra de Almaviva. O seu lindo Raul ganhará ainda assim uma nova faculdade de exprimir—a faculdade de exprimir emoções por meio de cordas de arame. E este dom é excellente! Convem mais na mocidade, e mesmo na velhice, saber, por meio das quatro cordas d'uma viola, desafogar a alma das coisas confusas e sem nome que n'ella tumultuam, do que poder, através das estalagens do mundo, reclamar com perfeição o pão e o queijo—em sueco, hollandez, grego, bulgaro e polaco. Et voilà comment, emporté par le diletantisme des idéas, au lieu d'une adresse je vous fournis un traité !... Puisse mon verbiage vous faire au moins sourire, penser, et épargner à notre Raoul la pénible tâche de prononcer *Viva la Gracia!* et *Benditos sean tus ojos!* aussi exactement que s'il vivait dans un angle de la *Puerta del Sol*, vêtu d'une cape aux parements de velours, tel un Lazarillo tirant sur une cigarette. Ceci n'empêche toutefois pas

d'utiliser les services de Don Ramón. Il est non seulement zorrilliste (note trad. allusion probable à José Zorrilla, dramaturge du XIX^e siècle, auteur de Don Juan.) mais guitariste ; et il peut remplacer les leçons dans la langue de Quevedo par des leçons à la guitare d'Almaviva. Votre beau Raoul y gagnera un nouveau mode d'expression, celui d'exprimer des émotions au moyen de cordes métalliques. Et c'est là un don excellent ! Il est préférable quand on est jeune, et même quand on est vieux, de savoir, au moyen des quatre cordes d'une guitare, soulager son âme des choses troubles et sans nom qui s'y entremêlent, plutôt que de pouvoir, au gré des auberges dans le monde, demander avec une parfaite maîtrise du pain et du fromage en suédois, hollandais, grec, bulgare et polonais.

E será realmente indispensavel mesmo para prover, através do mundo, estas necessidades vitais d'estomago e alma—o trilhar, durante annos, pela mão dura dos mestres, "os descampados e atoleiros das grammaticas e pronuncias", como dizia o velho Milton? Eu tive uma admiravel tia que fallava unicamente o portuguez (ou antes o minhoto) e que percorreu toda a Europa com desfôgo e conforto. Esta senhora, risonha mas dyspeptica, comia simplesmente ovos—que só conhecia e só comprehendia sob o seu nome nacional vernaculo de *ovos*. Para ella *huevos*, *œufs*, *eggs*, *das ei*, eram sons da Natureza bruta, pouco differençaveis do coaxar das rãs, ou d'um estalar de madeira. Pois quando em Londres, em Berlim, em Paris, em Moscow, desejava os seus ovos—esta expedita senhora reclamava o famulo do Hotel, cravava n'elle os olhos agudos e bem explicados, agachava-se gravemente sobre o tapete, imitava com o rebolar lento das saias tufadas uma gallinha no chôco, e gritava *ki-ki-ri-ki! kó-kó-ri-ki! kó-ró-kó-kó!* Nunca, em cidade ou região intelligente do Universo, minha tia deixou de comer os seus ovos—e superiormente frescos! Est-il par ailleurs réellement indispensable, même pour faire face à travers le monde aux besoins vitaux de l'estomac ou de l'âme, de sillonner pendant de longues années, sous la férule des maîtres, "les déserts et les borbiers des grammaires et des prononciation", comme disait le vieux Milton ? J'ai eu une tante admirable qui ne parlait que le portugais (ou plutôt le minioiteau (note trad. variété de portugais parlé dans le Minho), et qui a parcouru toute l'Europe fort à l'aise. Cette bonne dame, enjouée mais dyspeptique, mangeait simplement des œufs — dont elle ne connaissait et ne comprenait que le nom national et vernaculaire, *ovos*, œufs. Pour elle, *huevos*, *œufs*, *eggs*, *das Ei*, étaient des sons de la Nature à l'état brut, peu différenciables du coassement des grenouilles ou du craquement du bois. Eh bien, quand à Londres, à Berlin, à Paris, à Moscou, elle voulait ses œufs, notre bonne dame faisait promptement appeler le larbin de l'hôtel, dardait sur lui un regard pénétrant et entendu, s'accroupissait gravement sur le tapis et, imitant une poule couveuse en faisant tourner lentement ses jupes bouffantes, criait "cocorico ! quiquiriqui ! coricoco !" Jamais, en quelque ville, quelque région intelligente que ce soit dans le monde, ma tante n'a dû renoncer à manger ses œufs — et superbement frais !

Beijo as suas mãos, benevola amiga Je vous baise les mains, amie bienveillante

Fradique.

De Queiroz E. (1900), *Correspondencia de Fradique Mendes*. Porto; Livraria Chardron. (traduction : *La correspondance de Fradique Mendes*, de José Maria Eça de Queiroz, Traduit par Marie-Hélène Piwnik, Paris, La Différence, 2014)